

Mais l'éclair de son regard s'éteignit.

Liette redevint grave.

Le médecin l'observait, très attentif. Il avait même pris les mains de la convalescente et les gardait dans les siennes.

—Et maintenant, dit-il, ce sont d'autres souvenirs moins gais.

—Oui... oh ! oui, et ils me reviennent en foule.

—Laissez parler votre cœur. Je suis votre ami...

—Vous êtes bon, monsieur Harmand.

Elle resta un moment silencieuse, puis murmura :

—Oui, tout cela est triste. Ma pauvre tante me l'avait prédit... Si je l'avais écoutée, pourtant ! Elle ne voulait pas de ce mariage. Je me suis mariée... Je croyais que mon mari m'aimait... Hélas ! il n'aimait que la fortune que ma tante me destinait... Oui, oui, je me souviens... La mort de ma tante... l'apoplexie... le matin même du jour où elle devait faire en notre faveur son testament... Les paroles cruelles de mon mari... la ruine... Richard renvoyé de chez son patron... son ambition... notre départ pour Paris... Oh ! Paris ! Paris ! la ville où j'ai tant souffert... Pourquoi ne suis-je pas morte !

Elle se mit à pleurer.

—Tout cela est passé, n'y songez plus ! dit le médecin.

—Paris ! Tout alla bien d'abord, mais cela ne dura pas longtemps. Richard me délaissa, puis m'abandonna tout à fait... Ce fut la solitude... Ce fut la misère bientôt... Ce fut la maladie ensuite... la maladie... la maladie...

Elle cherchait, sur la trace de quelque angoisse nouvelle.

—J'ai eu une fille... une fille !... Oui, oui... Mon Dieu, mon Dieu !... Oh ! l'horrible maison où je suis allée me réfugier, où je travaillais tant, de si longues heures, pour ne pas même gagner de quoi acheter du lait à ma fille... Ma fille ! Comment s'appelait-elle donc ? et qu'est-elle devenue ?...

Elle s'arrêta, mais reprit aussitôt :

—Il faut tout de même être bien forte, monsieur Harmand, pour résister à tant de misères !... J'ai voulu mourir. On m'a sauvée. On a eu tort !... Alors, une fois, je suis sortie avec mon enfant, pour ne plus revenir dans cette maison maudite...

Elle parlait maintenant plus lentement, au fur et à mesure que les idées devenaient plus vagues en sa tête et que dans son récit, elle se rapprochait du moment où la folie avait frappé son pauvre cerveau.

—Oui, oui, je suis sortie !... j'avais ma fille... ma fille... ma petite... je ne sais plus comment on l'appelle... Je l'avais dans mes bras... Je suis allé très loin, dans une maison très sombre, où l'on a mis mon cœur à la torture... C'était à cause de l'enfant, mais je ne sais plus pourquoi... Je n'avais pourtant jamais fait de mal à personne. Alors, pourquoi s'est-il trouvé des gens pour me torturer ainsi ?... Qu'allais-je donc faire dans cette maison ?... avec mon enfant ?... Je ne sais plus... je ne sais plus monsieur Harmand... J'avais trop souffert, sans doute, et c'est à partir de ce jour-là que mes idées se sont brouillées.

—Ne cherchez pas !

—Mais je veux savoir, je veux savoir.

—Rappelez-vous ce que vous m'avez promis...

—Mais, monsieur Harmand, ma fille, ma fille !

—C'est moi qui vais guider vos souvenirs...

—Oh ! je vous en prie... faites, faites vite.

Le docteur lui consulta le pouls, appuya la main sur le front.

Aucune fièvre, une surexcitation très légère. La faire attendre eût été dangereux. L'interroger l'était moins.

Il tira de sa poche une liasse de papiers.

Il y jeta un coup d'œil.

Elle contenait des notes sur Juliette Larnaudet.

—Je vais vous faire l'histoire de votre soirée de ce jour-là, dit-il... C'était au mois d'avril... Votre fille avait quatre mois puisqu'elle était née le 5 décembre de l'année précédente.

—Ma fille !

—Vous aviez tant de misères, vous étiez si malade, vous aviez surtout si grand-peur de tuer votre enfant, — tout cela résulte de la déposition que vous avez faite rue Denfert et dont j'ai le double entre les mains, — que vous aviez pris la résolution de vous séparer d'elle...

—M'en séparer !

—De l'abandonner.

—L'abandonner ! C'est impossible.

—C'est exact, ma pauvre femme.

—Alors, c'est que j'étais folle déjà ! dit-elle avec révolte.

—J'en suis sûr ! Vous l'avez remise à l'Assistance publique. Et vous avez répondu docilement à toutes les questions nombreuses qui vous ont été adressées...

—Oui, oui... la torture ! Je me souviens. Je vous le disais tout à l'heure : pourquoi m'a-t-on fait souffrir ainsi ?...

—Puis on vous a pris votre enfant...

—On me l'a prise, répétait-elle, comme pour forcer les idées repré-

sentées par ces mots à entrer plus profondément dans son esprit. Pourquoi me l'a-t-on prise ?

—Puisque vous vouliez l'abandonner ! Puisque vous ne pouviez plus la nourrir ! Puisque vous craigniez de la tuer !

—C'est vrai !

—Alors, au moment où votre fille a disparu, lorsque vous ne l'avez plus vue auprès de vous, vous vous êtes élancée à sa recherche dans les couloirs de l'hospice... en criant... en la redemandant... Et vous disiez : "Rendez-la-moi, rendez-la-moi" Vous emplissiez la maison de vos sanglots : "Mon enfant ! mon enfant !"

Les mains jointes, elle répétait en pleurant :

—Mon enfant ! Mon enfant !

Et tout à coup, le docteur voulant continuer, elle l'arrête :

—Attendez ! Attendez ! Je crois me souvenir !... Je vois une grande salle, très grande !... De chaque côté, près des fenêtres, il y a des files longues, très longues, de berceaux blancs !... Des berceaux, si gentils, si jolis, où dorment de tout petits êtres dont on voit, sur des blanches couvertures, entre les draps blancs, les figures roses ! Oh ! comme cela est calme et joli, et triste avec cela !... Oui, je vois ! Ce sont des abandonnés qui dorment, en attendant qu'on les emporte. Et de jeunes femmes très douces les soignent. Oui, je vois, je me souviens !... Au milieu, il y a un grand poêle, et, près de ce poêle, une infirmière, très prudente, avec des soins de mère, démaillant une enfant... Et, cette enfant-là, c'était à moi, c'était ma chair, mon sang, ma fille... ma... ma... ma...

Elle cherche encore, et, avec un grand cri :

—Ma Bertine ! ma Bertine ! ma Bertine !

Et elle éclate en sanglots, sur la poitrine du médecin, tout remué par cette scène.

—Calmez-vous ! calmez-vous !

—Oui, oui, je vous le promets, je suis sage.

Et elle pleure toujours.

Mais le docteur n'a pas de crainte.

Qu'elle pleure, la pauvre femme ! Les fous ne pleurent jamais.

Enfin, elle est plus tranquille.

Elle sourit, et, avec une adorable inflexion de voix :

—N'est-ce pas, docteur, que je ne me suis pas trompée et qu'elle s'appelle bien Bertine ?

—Oui.

—Et vous allez me dire ce qu'elle est devenue ?...

—Je vous dirai, du moins, ce que je sais.

—Ah ! vite, vite ! docteur.

—Votre folie s'est déclarée à ce moment précis où vous étiez dans la crèche, car c'est la crèche de l'hospice de la rue Denfert qui a laissé dans votre cœur un souvenir si précis. On vous a soignée. Et, par les recommandations expresses du directeur, on a pris note exactement de toutes les circonstances de l'abandon de votre fille. On prévoyait avec juste raison que, plus tard, le récit de ces détails pouvait vous être utile.

—On a bien fait, oui, on a bien fait ! Ensuite ?

—Vous avez tout d'abord été conduite à l'infirmerie du dépôt. On vous a entourée de soins empressés. Il pouvait se faire, en effet, que votre folie ne fût que passagère. Malheureusement, au bout d'un certain temps, il a fallu se soumettre à l'évidence : vous étiez folle ! On fit une enquête. Il fut reconnu que vous n'aviez ni parents ni amis. Et l'on vous envoya dans un hospice à Vacluse.

—Et ma fille ?

—Vous savez que l'Assistance publique ne donne aucune nouvelle des créatures qu'on lui confie. C'est une règle, une nécessité.

—Mon Dieu !

—Ne vous alarmez pas, l'Assistance publique, du moins, nous apprend toujours si ses pupilles sont morts ou s'ils sont vivants.

—Et Bertine est vivante, n'est-ce pas ?

—Prévoyant vos questions, j'ai télégraphié au bureau des nouvelles. Bertine est vivante !

—Merci ! oh ! merci. Vivante !... Comme elle doit être grande ! Comme elle doit être belle !... Qui l'a élevée ? Qui a pris soin d'elle ? Qui a formé son esprit et son cœur ?... Comment vais-je la retrouver ?... Car on me la rendra, monsieur le docteur, on me la rendra !

—On me demandera sans doute mon attestation...

—Et vous ne refuserez pas de dire que je ne suis plus folle ?

—Ne craignez rien. Vous avez quelques économies, n'a-t-on dit ?

—Tout ce que j'ai gagné depuis que je suis à la lingerie : deux mille francs environ.

—C'est peu.

—Ce serait beaucoup, monsieur le docteur, si j'avais une place me permettant de gagner ma vie ; car ces deux mille francs me serviraient à acheter des meubles... Et, alors, j'irais réclamer ma petite Bertine... Et nous serions bien heureuses...

—Achetez vos meubles. Quant à la place qui vous est nécessaire, je vous la trouverai... Grâce à ma fortune, j'ai déjà soulagé bien des malheureuses qui ne le méritaient pas autant que vous.

Lorsqu'elle quitta l'hospice, elle alla louer un petit, très petit logement rue Saint-Séverin : trois chambres au quatrième, étroites et